

- » — *Quid gallicè, capilli?*
 » — Cheveux.
 » — *Anglicè?*
 » — Hair.»

Après quoi elle se mit à énumérer, en français et en anglais, toute l'anatomie humaine.

Les réflexions faites comme la première fois, elle me questionna sur le mouvement, dont je lui développai une théorie assez lucide; sur la formation et la circulation du sang, que je lui expliquai très longuement et très nettement; enfin elle me demanda, toujours du même ton, de lui traduire en français et en anglais une trentaine de verbes, une cinquantaine de substantifs et douze adjectifs seulement, choisis parmi les plus expressifs.

Elle écouta attentivement, se fit répéter deux et même trois fois les mots qu'elle avait mal entendus, demanda l'orthographe de certains qui l'embarrassaient; puis, cette conversation, qui dura deux heures, achevée, elle se retira dans son appartement, me laissant la liberté de me retirer dans le mien.

Ce que je fis.

— Singulier caractère! dit Danton.

XV.

LE ROMAN SE NOUE.

— Je restai plusieurs heures seul dans ma chambre, et, pendant ces heures, j'eus tout le temps de réfléchir; seulement, pour réfléchir avec fruit, j'eusse eu besoin d'avoir plus de puissance sur moi-même. Malheureusement, cette étrange figure de mademoiselle Obinska, avec son front terrible à force de sérénité, avec ses grands yeux clairs, avec son geste de reine, me troublait incessamment dans mes réflexions; depuis la veille, c'est-à-dire depuis dix-huit ou vingt heures, elle avait trouvé moyen de me faire subir plus d'humiliation que je n'en avais subi dans toute ma vie. Je haïssais cette femme, car il m'était impossible de ne pas confesser sa supériorité: il y a des gens qui naissent pour le commandement, et ceux-là commandent avec les mains, avec le geste. La parole, chez eux, n'est qu'un accessoire du commandement. La jeune princesse était une de ces personnes-là.

L'heure du dîner arriva sans que j'eusse quitté le fauteuil sur lequel j'étais tombé tout pensif en rentrant dans ma chambre.

On vint m'avertir que la princesse était ser-

vie; je descendis, un peu reposé de mes accidents du matin, et surtout plus calme et plus disposé à tout observer.

Cécile avait près d'elle, à table, deux parentes dont elle ne s'occupa presque point, de sorte que je vis que l'habitude de la princesse était de ne se point gêner pour ses convives. Cependant, vers le tiers du repas, sans s'occuper des assistants, Cécile recommença ses questions, et, moi, je recommençai mes réponses. Mais je remarquais tant de vague et d'inconséquence dans sa curiosité; il y avait, parmi cet entassement d'études hétérogènes, une si risible prétention à l'universalité de la science, que je me proposai de régulariser le travail quand je serais plus libre avec elle, et de la forcer à fixer sur le papier les sommaires, au moins, de toutes les sciences que nous effleurions en causant; je résolus également de faire acheter des dictionnaires et des grammaires; mais, avant que ce projet fût proposé, il était devenu inutile.

— Comment cela? demanda Danton.

— Oui, vous ne pouvez supposer ce qui arriva.

— Qu'arriva-t-il?

— Il arriva qu'au bout d'un mois de promenades, de diners, de conversations, de séances académiques, au bout d'un mois, entendez-vous bien, mademoiselle Obinska, un beau matin, tout en déjeunant, me dit dans le plus pur français:

« — Monsieur Paul, je m'appelle Paul comme le héros de Bernardin de Saint-Pierre, monsieur Paul, à présent que je sais l'anglais et le français, passons à une autre langue.»

— Hein? s'écria Danton.

— Je demeurai stupéfait.

— Je le crois mordieu bien! Elle osa vous dire cela, et elle put vous le dire?

— Elle le put, et elle eut raison de l'oser; car, en effet, au bout d'un mois elle savait l'anglais et le français presque aussi bien que moi-même; elle retenait tous les mots au vol, les prononçait avec cette facilité que l'habitude de la langue slave donne à certains peuples du Nord; puis, une fois bien prononcés, elle semblait les enfermer dans une case de son cerveau dont ils ne sortaient qu'à l'occasion. Le latin lui avait servi à me faire prononcer en anglais ou en français chaque phrase qu'elle devait apprendre, et je le répète, ce que l'on avait dit devant elle restait aussi profondément gravé dans son esprit que la note de musique se grave dans

le plomb. Tout ce mélange de questions en apparence décousues était le résultat de ses études secrètes, de ses calculs intérieurs. La réponse que je lui faisais, c'était une lueur qui éclairait pour elle vingt lieues d'horizon; elle ressemblait à ces mineurs qui creusent un petit trou dans une pierre gigantesque, qui y déposent quelques grains, noirs, et s'en vont: tout à coup une flamme brille, une explosion se fait entendre, et un bloc effrayant se détache et roule, que vingt hommes n'eussent pas démoli en vingt jours!

Cette masse de travaux, Cécile l'avait composée, en un mois, de mille millions de détails, que moi, la brute routinière, moi la matière organisée, moi la grossière nature, j'avais mis vingt ans à entasser brin, à brin, et cependant je me vante d'être intelligent.

De ce que l'on avait dit une fois à cette femme, elle n'oubliait rien, fut-ce une période, fut-ce une page, fut-ce un chapitre, fut-ce un volume.

Voilà, mon cher, à quelle élève j'avais affaire. Qu'en pensez-vous?

— Je ne sais pas trop ce que j'en pense, répondit Danton; mais je sais bien ce que j'éprouve, et cela ressemble fort à de l'admiration.

— Il va sans dire, continua Marat, que, si fière que fût mademoiselle Obinska, elle me sut gré de lui avoir fourni un pareil triomphe d'amour-propre. Seulement, sa joie ne se manifesta point comme cela fût arrivé chez une autre femme, chez une femme ordinaire par exemple, par un redoublement de tendresse ou par le désarmement de cette fermeté qui me l'avait rendue redoutable. Non, mademoiselle Obinska ne fut ni plus ni moins désagréable qu'elle avait été d'abord.

— Je voudrais bien savoir, alors, demanda Danton, ce que vous aperçûtes de son changement, si elle n'avait pas changé.

— Mon cher satirique, rappelez-vous bien ceci: c'est que les femmes sont extrêmes en tout. Cécile était, comme les autres, c'est-à-dire plus que les autres même, douée de cet orgueil atroce des aristocrates polonais. Elle s'était aperçue de l'impression qu'elle avait faite sur moi, et cela lui suffisait.

— Ah! elle avait fait impression sur vous? dit Danton.

— Je ne le nie pas.

— Allons, allons, votre roman se noue.

— Peut-être... Mais laissez-le continuer.
 Ingénue. — Vol. D. No. 13.

voilà déjà longtemps qu'il dure, et l'heure s'avance.

Marat continua ainsi:

— Je vous ai dépeint à grands traits le père; vous devez connaître la fille, car je lui ai donné le fini d'une miniature; vous n'êtes pas assez peu paysagiste pour ne point vous figurer le pays, le château, la ville. Songez donc à ce que fut pour moi, jeune homme de vingt-six ans, songez donc à ce que fut le printemps, à ce que fut l'été passé dans cette opulence, au milieu de cette société, parmi tous ces enivremens de la richesse, de la beauté, de l'esprit.

J'étais facile à charmer, je devins fou.

— Fou d'amour?

— Oui, d'amour! A mesure que l'esprit de Cécile gagnait sur le mien; à mesure que cette femme me captivait, m'éblouissait par sa supériorité, mon cœur, resté la seule faculté de mon être dont elle ne surpassât point la puissance, mon pauvre cœur s'inondait d'amour, et je faisais à mon élève les honneurs de ma science, de ma philosophie et de ma fierté, à condition qu'elle voudrait bien un jour m'abandonner un peu de son cœur, à elle; et, cela, vous comprenez bien que ce n'était pas une condition faite, c'était une espérance conçue.

— Alors vous lui fîtes un aveu, comme dans la *Nouvelle-Héloïse*? dit Danton.

Marat sourit orgueilleusement.

— Non, dit-il, je savais trop à quelle femme je m'adressais; j'avais trop bien remarqué cette froideur avec laquelle elle accueillait mes empressemens. Comment eussé-je résisté, moi, humble et amoureux, à l'ordre incessamment tyrannique qui s'échappe des yeux de la femme patricienne que l'on aime? Après trois mois d'étude, mon élève savait toute ma science; après quatre mois, elle avait déchiffré tout mon esprit; je n'avais donc plus à redouter qu'une chose: c'était sa perspicacité à déchiffrer mon cœur; du jour où j'étais complètement deviné de ce côté-là, je sentais que j'étais perdu.

— Mais c'était donc une femme de marbre? demanda Danton.

— Tenez, voulez-vous que je vous fasse une confession?

— Faites.

— Je me suis toujours figuré que, si cette femme eût jamais dû aimer, ce jour-là, ses regards fussent tombés sur moi.

— Qui l'empêchait alors de baisser les yeux?

— Il est dans les sentimens humains, dans la

façon dont ils naissent, se produisent ou s'étouffent, des mystères qui ne s'expliquent point. Cécile me dédaignait, elle ne m'adressait jamais la parole qu'à la dernière extrémité ; jamais sa main n'avait rencontré la mienne ; pas une fois elle n'avait accepté mon bras à la promenade, ou mon secours dans ses exercices, et, cependant, quelque chose me poussait à l'aimer, quoique quelque chose de plus puissant m'empêchât de le lui dire.

— Voilà où est le roman, parbleu !

— Oui, le roman, c'est-à-dire le diable ! Vous allez voir si le diable eut tort avec moi, et s'il perdit pour attendre.

— Voyons !

— Je vous ai dit que le printemps passa, que l'été passa ; eh bien ! ce fut toujours même froidur chez cette jeune fille, et je commençais à devenir le plus malheureux des hommes ! Toutes mes idées s'étaient transformées : je n'aimais plus, je ne rêvais plus, je délirais. Un jour, — ah ! mon cher auditeur, que voulez-vous ? il faut bien vous contenter de cette formule jusqu'à ce que vous en ayez trouvé une meilleure ; — un jour, la voyant si belle et si injuste, j'eus un moment de faiblesse : je m'approchai d'elle ; — nous étions en promenade dans sa calèche, qu'elle conduisait elle-même au milieu des bois, — et, avec un visage auquel les femmes ne se trompent jamais, même les plus cruelles, je lui dis :

« — Mademoiselle, vous plairait-il de faire arrêter la voiture ? je souffre beaucoup. »

Elle siffla dans un petit sifflet d'or, et ses chevaux à moitié sauvages, habitués à lui obéir à ce signal, s'arrêtèrent tout court.

« — Qu'avez-vous ? » demanda-t-elle de sa voix brève et avec son regard perçant.

« — Je n'ose vous le dire, mademoiselle ; il serait digne de vous de le deviner. »

« — J'apprends tout, dit sèchement Cécile, hormis à deviner les énigmes. »

« — Hélas, répondis-je, le ton que vous prenez pour me répondre me prouve que vous m'avez compris ; je ne crois pas, cependant, vous avoir encore offensée, n'est-ce pas ? eh bien. . . »

« — Eh bien, quoi ? demanda-t-elle. »

« — Eh bien ! permettez-moi de m'éloigner avant que l'idée me vienne de vous manquer de respect. »

« — Vous êtes parfaitement maître de vous éloigner ou de rester : partez, si cela vous convient ; restez, si cela vous plaît. »

Je pâlis et m'affaissai sur le siège de la voi-

ture ; la princesse ne parut pas s'en apercevoir ; seulement, le fouet échappa de ses mains et tomba à terre au moment où elle venait de lancer ses chevaux.

Je me précipitai en bas de la voiture, non pas pour ramasser le fouet, mais pour me faire broyer sous les roues. Le démon, toujours impassible et froid, devina mon projet à peine conçu, et, d'un coup de main, détourna les deux chevaux ; la roue qui devait me couper en deux mordit à peine le pan de ma redingote.

Je la regardai alors, tout étendu que j'étais sur le sable ; elle me lançait un regard si lumineux, si plein de menaces ; elle était si pâle, si colère sans doute, que je regrettai d'avoir voulu mourir pour une pareille femme.

Je me relevai.

« — *Quid ergo ?* » dit-elle avec une insolence suprême.

« — *Ecce flagellum ; recipe,* » répondis-je ironiquement en reprenant ma place auprès d'elle.

Et j'avais au cœur un tel mépris, au cerveau une telle exaltation en prononçant ces paroles, que je n'eus pas la puissance de mesurer mon geste, et qu'en lui rendant son fouet, j'effleurai de ma main sa main, qui s'avançait pour me le reprendre.

Le contact me brûla comme eût fait un fer rouge ; j'oubliai d'ouvrir la main pour rendre le fouet ; elle, se penchant vers moi pour me l'arracher, se heurta la joue sur mon front.

Je poussai un soupir et faillis perdre connaissance.

Cécile fouetta rudement, avec rage, vingt fois de suite, ses chevaux irrités, qui partirent d'un galop effrayant et en poussant des hennissements sauvages.

La course dura plus d'une heure.

Pendant cette heure, nous fîmes peut-être dix lieues, moi sans tenter un mouvement, elle sans prononcer une parole.

Et ce fut tout. Nous rentrâmes au château, moi à moitié mort, elle nerveuse, frissonnante et irritée, les chevaux baignés de sueur et d'écume.

« — Et vous partîtes après ce beau coup ? » demanda Danton.

« — Non ! »

« — Oh ! oh ! ce n'est plus du Saint-Preux, cela ; c'est du Valmont tout pur. »

« — L'histoire n'est pas finie, reprit Marat en souriant, et nous allons peut-être trouver un type moins fade que le Valmont. Attendez ! »

XVI.

LE ROMAN SE DÉNOUE.

Il se fit un moment de silence. Marat avait besoin de respirer ; Danton n'était point fâché de réfléchir.

« — Je vous ai dit, reprit Marat, que mes veines charriaient du feu, et non du sang ; attendez, attendez : mon roman n'est pas signé Lacleos, et je ne suis pas un romancier à manchettes ; attendez, attendez ! »

Mais Danton, abusant encore une fois de la supériorité multiple qu'il avait sur Marat :

« — Il est certain, dit-il, que vous avez été jeune ; il est même possible que vous ayez été beau, vous le dites, et je vous crois ; mais je ne m'explique pas, je vous l'avoue, comment vous vous seriez fait aimer d'une pareille femme. »

« — Eh ! qui vous parle, reprit aigrement Marat, de se faire aimer ? M'être fait aimer ! moi ? Allons donc ! est-ce que j'ai jamais été aimé de ma vie ? Les gens disgraciés en amour, qui n'ont pu trouver ni femme ni maîtresse, ont eu parfois du moins la chance d'être aimés de leur chien. Moi, j'essayai d'en avoir un, c'était un magnifique dogue écossais ; il m'étrangla aux trois quarts, un jour que j'étais de sa soupe un os qui aurait pu l'étrangler lui-même. Me faire aimer ? . . . Bah ! je n'y ai songé qu'à ma première entrevue avec Cécile ; depuis, jamais ! »

« — Alors, dit Danton, le roman va tomber là tout court dans votre tasse de lait, comme vous tombâtes dans la neige ? »

« — Oh ! que non pas ! Vous ne me connaissez guère, cher ami : j'ai de la persévérance, moi, voyez-vous, et ce que je veux, je le veux bien. Vous êtes bien grand, vous êtes bien fort, vous êtes bien supérieur à moi ; vous le croyez, du moins, et je vous l'accorde. Eh bien ! si je me mettais à vouloir vous battre en combat singulier, ou vous vaincre en éloquence, vous seriez battu et vaincu, mon cher ! Ne me forcez jamais à vous en donner la preuve. Or, je voulus me venger de Cécile, je voulus la soumettre, je voulus la vaincre. »

« — Mais, mon cher, au premier geste que vous ferez, cette femme-là va vous rouer de coups. »

« — Je me fis la même réflexion que vous, dit Marat, et j'eus recours à des moyens moins périlleux. Est-ce que je n'étais pas médecin botaniste et très spécialement versé dans l'étude des soporifiques ? »

« — Ah ! oui, un petit narcotique ? »

« — Supposez cela si vous voulez ; toujours est-il que, dans une de nos promenades à cheval, au fond d'un ravin couvert de bois, la jeune princesse fut prise d'un sommeil invincible ; peut-être comprit-elle d'où lui venait ce sommeil, car elle criait : « Au secours ! » Alors, comme elle avait entièrement perdu connaissance, j'envoyai le piqueur chercher un carrosse au château. »

« — Très bien, dit Danton en regardant fixement et avec un certain dégoût son interlocuteur, mais quand on a dormi, on se réveille. »

« — Cécile se réveilla, en effet, au moment où la voiture arrivait avec ses femmes, répondit Marat. Il n'y avait pas besoin d'aller chercher le médecin : le médecin, c'était moi. Je déclarai que mademoiselle Obinska ne courait aucun danger, et tout le monde fut content. Je me rappelle qu'en se réveillant, elle me chercha d'abord ; mais ne m'apercevant pas, elle me poursuivit des yeux jusqu'à ce qu'elle m'eût trouvé. Alors son regard sembla fouiller à la fois jusqu'aux plus profonds replis de mon cœur et de ma pensée. »

« — C'était un crime, savez-vous bien, cela ? interrompit Danton. Je comprends pourquoi vous vous dites athée, mon cher, car si Dieu eût regardé de votre côté à ce moment-là, vous eussiez porté la peine de ce crime, et une terrible peine ! . . . »

« — Vous allez voir si je suis payé pour croire en lui, dit Marat avec un grincement sauvage. J'avais calculé que sans témoins, sans complices, sans ennemis, je n'étais exposé à rien, par suite de cette action, que je nomme une vengeance et que vous nommez un crime. En effet, qui pouvait me faire soupçonner de Cécile, et, si elle me soupçonnait, comment oserait-elle me dénoncer ? »

Tout alla d'abord comme j'avais prévu. Cécile continua de me traiter sans préférence, mais aussi sans haine, ne cherchant ni ne fuyant aucune occasion de se trouver avec moi, et même s'il y eut en elle un changement quelconque, ce fut du sévère au doux.

« — Oh ! malheureux qui ne se sauvait pas ! s'écria Danton ; mais pourquoi ne vous sauviez-vous pas, insensé ? . . . Oh ! tenez, je le devine à vos yeux. »

« — Pourquoi ne me sauvai-je pas ? Dites, homme perspicace, et nous verrons si vous devinez juste. »

— Vous ne vous sauviez pas parce que le larron qui n'a pas été découvert espère l'impunité pour un second vol.

— Allons, allons, vous êtes plus sagace que je ne croyais, répondit Marat avec un sourire hideux. Oui, j'attendis l'impunité, je l'attendis avec l'occasion jusqu'au mois de septembre, c'est-à-dire deux mois.

Mais, deux mois contenu, l'orage amassé sur ma tête éclata enfin.

Un matin, le prince Obinski entra dans ma chambre. Je m'habillais, comptant, comme d'habitude, sortir à cheval avec Cécile. Je me retournai au bruit qu'il fit en poussant ma porte, et pris pour le recevoir mon air souriant. Le digne seigneur n'avait jamais eu pour moi que tendresse et attentions.

Mais lui, fermant la porte avec un tremblement que je n'avais pas encore remarqué et qui ne laissa pas que de m'inquiéter,

— *Galle!* dit-il en latin, *Galle, proditor infamis! flecte genua et ora!*

En même temps, il tira son sabre du fourreau, et en fit luire la lame au-dessus de ma tête.

Je suivis des yeux avec terreur cette lame tournoyante et sifflante.

Je poussai un cri si terrible, que mon bourreau hésita; d'ailleurs, la mort par le sabre lui parut peut-être trop noble encore pour un criminel tel que moi.

Plusieurs pas retentissaient dans le corridor; le comte remit son sabre au fourreau, et alla ouvrir la porte à ceux qui s'approchaient.

— Venez, venez, dit-il aux serviteurs effrayés, venez, voici un scélérat qui a commis un grand crime.

Et il me désignait du doigt.

Je frissonnai, car si le staroste allait déclarer tout haut le déshonneur de sa fille, c'est qu'il avait résolu sa vengeance, et que cette vengeance, c'était ma mort.

J'étais perdu.

Je crois qu'il est permis d'avoir peur en un pareil moment; d'ailleurs je ne suis pas fanfaron, moi, et j'avoue que parfois, quand je suis pris à l'improviste, je manque de courage, comme certaines gens manquent de présence d'esprit.

Je me jetai à genoux, les mains jointes, interrogeant les yeux enflammés du prince, et ne détournant mon regard de lui que pour le porter sur ces hommes soumis à ses moindres volontés, et qui n'attendaient qu'un geste de lui pour lui obéir.

— « Mais qu'ai-je donc fait? » m'écriai-je tout en tremblant et en espérant à la fois, car il me semblait que si le prince Obinski ne m'avait pas encore frappé, c'est qu'il était retenu par une crainte quelconque.

Mais lui ne me répondit même pas, et s'adressant aux domestiques,

— Ce Français, que j'ai recueilli chez moi, nourri chez moi, s'écria-t-il, c'est un traître; c'est un espion des catholiques, c'est un conspirateur envoyé par les ennemis de notre bon roi Stanislas Poniatowski!

Comme il parlait en latin, j'entendais.

— « Moi! m'écriai-je effrayé, moi un espion? »

— Et, poursuivit Obinski, au lieu de le tuer honorablement, comme je voulais le faire tout à l'heure avec mon sabre, j'ai décidé qu'il mourrait comme les criminels et les esclaves, c'est-à-dire sous le knout. Holà! holà! le knout au misérable, le knout!

Je n'eus pas le temps de répliquer: deux hommes s'emparèrent de moi, me courbèrent, et, sur un signe du staroste, on m'entraîna dans la cour, où le prévôt du château, — chacun de ces petits seigneurs, ayant droit de vie ou de mort sur ses gens, a un prévôt, — où le prévôt du château avait l'ordre de me faire knouter jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Au dixième coup, je m'évanouis, baigné dans mon sang.

Ici Marat fit une pause; il avait épouventé Danton par sa pâleur et la féroce expression de sa physionomie.

— Oh! oh! murmura le géant, mademoiselle Obinska n'avait pas eu tort de confier ses secrets à monsieur son père: c'était un discret confesseur, celui-là!

— Si discret, répondit Marat, qu'il me faisait tuer pour que je ne parlasse point. Je dis tuer, car le prince avait, je le répète, ordonné qu'on frappât jusqu'à ce que j'eusse rendu le dernier soupir.

— Cependant il me semble que vous n'êtes pas mort, répondit Danton.

— Grâce à un ami que je m'étais fait, je ne sais de quelle façon.

— Quel ami?

— Ce piqueur qui nous suivait dans nos courses, et qui m'avait pris en pitié en voyant la cruauté de Cécile: c'était l'ami intime de mon bourreau; il le sollicita pour moi; celui-là me laissa évanoui et s'en alla annoncer au prince que j'étais mort.

Heureusement, le prince n'eut pas l'idée de s'assurer du fait par lui-même. On me porta évanoui dans la chambre du piqueur, d'où je devais être jeté dans un petit cimetière où messieurs les seigneurs polonais font purement et simplement enterrer les esclaves morts sous le knout, et, là, mon piqueur me pensa à sa façon, c'est-à-dire qu'il me bassina ma plaie avec de l'eau et du sel.

— Vous dites *ma plaie*, fit observer Danton, qui ne paraissait pas fort ému de la souffrance de son hôte; je croyais vous avoir entendu dire que vous aviez reçu un nombre indéfini de coups de fouet?

— Oui, répondit Marat; mais un bourreau habile frappe toujours au même endroit, et les dix coups ne font qu'une seule coupure effroyable, et par laquelle d'ordinaire l'âme s'en va avec le sang.

— Enfin, reprit Danton, le sel vous réussit, n'est-ce pas?

— Vers le soir, — c'était le dimanche, je m'en souviens, parce que, ce jour-là, mademoiselle Obinska devait dîner chez le prince Czartoriski, où dînait le roi Stanislas, — vers le soir, mon sauveur vint me trouver; j'étais épuisé, j'avais à peine la force d'ouvrir les yeux, la souffrance m'arrachait des cris incessants.

— Tout le monde ici vous croit mort, me dit-il en latin, et vous osez crier!

Je lui répondis que c'était bien malgré moi. Il secoua la tête.

— Si le maître ou mademoiselle, dit-il, venait à vous entendre, on vous achèverait, et moi, votre sauveur, je subirais la même peine que vous. J'essayai d'étouffer mes cris; mais pour cela j'étais obligé d'appuyer ma main sur ma bouche.

— Voici votre argent, ajouta-t-il en m'offrant ma bourse, qui contenait quatre cents florins de mes épargnes; le maître me l'avait donnée avec le reste de votre défroque; mais sans argent vous ne vous sauveriez pas, et il faut que vous vous sauviez.

— Quand cela? demandai-je avec effroi.

— Mais tout de suite.

— Tout de suite? Vous êtes fou! je ne puis remuer.

— Alors, dit flegmatiquement cet honnête ami, je vais vous casser la tête d'un coup de pistolet: vous ne souffrirez plus, et moi, je serai hors d'inquiétude.

En même temps, il étendit la main, vers des pistolets suspendus à la cheminée.

— Hé! lui dis-je alors d'un ton pitoyable, pourquoi m'avez-vous sauvé du knout, puisque vous voulez me tuer à présent?

— Je vous ai sauvé tantôt, dit-il, parce que j'espérais dans votre énergie, parce que je comptais, le soir même, vous mettre sur pied, vous donner vos florins et vous conduire hors du château... jusqu'aux portes de Varsovie, s'il le fallait; mais, puisque vous vous abandonnez vous-même, puisque, lorsqu'il faudrait fuir à toutes jambes, vous déclarez qu'il vous est impossible de bouger, puisqu'enfin, en restant ici, vous me perdez avec vous, mieux vaut que vous vous perdiez tout seul.

Ces mots et le geste résolu qui les avait précédés me décidèrent tout à fait; je me levai, je ne poussai pas un cri, malgré d'épouvantables souffrances, ce qui me persuada de cet aphorisme de Gallien: *Malo pejore, minus delectur.*

— Pauvre diable! fit Danton, il me semble vous voir.

— Oh! vous avez raison, pauvre diable! J'endossai un manteau par-dessus ma chemise humide de sang: le piqueur fourra ma bourse dans ma poche, et me tirant par la main, me conduisit dans la ville par les chemins les plus détournés qu'il put prendre.

Chaque pas que je faisais m'arrachait l'âme. J'entendis sonner dix heures à l'horloge du palais Czartoriski, et mon guide me prévint qu'il allait me quitter, attendu que je ne courais plus aucun danger; qu'à dix heures, les rues étaient désertes, et qu'en suivant tout droit la rue où nous nous trouvions, je serais hors de la ville au bout de cinq minutes.

Je le remerciai comme on remercie un homme à qui l'on doit la vie.

Je lui proposai de partager mes quatre cents florins: il refusa en me disant que je n'avais pas trop pour regagner la France, ce qu'il m'invitait à faire aussi lestement que la chose me serait possible.

Le conseil était bon; aussi ne demandais-je pas mieux que de le suivre.

Malheureusement, le désir seul dépendait de moi; l'exécution dépendait du hasard.